

# Les Églises et la Mission aujourd'hui

*Avec la permission de l'auteur, Samuel Escobar, nous publions en français les textes de sa conférence au colloque de Missiologie organisé en 2002 par l'Institut Évangélique de Missiologie à l'institut Emmaüs en Suisse<sup>1</sup>. Une partie de ce texte a déjà été publiée dans l'ouvrage Global Missiology for 21st Century édité par William D. Taylor (Baker, 2003) et dans A Time for Mission (Inter Varsity Press, 2003).*

MISSIOLOGIE

## Préambule

L'Église dont je suis membre, à Valence, est une des plus anciennes Églises baptistes d'Espagne. Elle a résisté à des années de persécution de la part des catholiques romains ; à cause de son histoire, elle s'est plutôt repliée sur elle-même et elle est quelque peu effrayée par les très rapides changements culturels intervenus dans la société espagnole. En outre un fait nouveau s'est produit : l'arrivée d'immigrants en provenance d'Amérique latine et d'Europe de l'Est. Quelques-uns sont des clandestins qui aiment venir à l'Église et prendre part aux offices religieux. Les émigrés d'Amérique latine souhaiteraient toutefois un temps d'adoration plus long et une évangélisation de porte en porte ; ceux d'Europe de l'Est souhaiteraient que la tête des femmes fût couverte et que le port de « vêtements masculins » leur fût interdit. Immigré moi-même, j'ai surpris des conversations où les membres anciens et les responsables exprimaient leur inquiétude et demandaient de la prudence dans la façon d'accueillir les immigrants. Ces nouveaux-venus signifient une brusque croissance numérique

---

<sup>1</sup> Les actes de ce colloque seront prochainement publiés. Les organisateurs nous ont autorisés à proposer ce texte à nos lecteurs en avant-première.

et une chance de mission, mais aussi une modification des habitudes. Plusieurs ne reviennent pas ; il y a donc toujours des nouveaux-venus mais ils ne font que passer. S'ils restaient tous, le nombre des membres doublerait en un an. Depuis mon retour en Espagne en novembre dernier, j'ai prêché dans au moins dix autres Églises ; j'en conclus que l'immigration ouvre une route à la mission mais est aussi une gageure pour elle. Elle représente, à l'échelle réduite des villes espagnoles, la situation de la mission chrétienne dans le monde aujourd'hui.

Il y a quelques années, j'étais aux Pays-Bas pour assister à la célébration du 40<sup>e</sup> anniversaire d'*Opération Mobilisation* ; j'y rencontrai Joseph de Souza qui habite à Hyderabad en Inde. Il est président du *Conseil chrétien pour l'Inde* qui rassemble 2.000 Églises, associations et communautés cultuelles. Il est un des responsables d'une organisation missionnaire, qui compte 12.000 personnes à plein temps, associée à *Opération Mobilisation* et soutenue depuis l'Inde. Il est un bon exemple de la vigueur, de la créativité et, plus simplement, de la foi en Dieu qui caractérisent la mission chrétienne dans le monde non occidental. Beaucoup de spécialistes de la mission et de ceux qui la planifient ignorent, je le crains, cet aspect de la réalité missionnaire d'aujourd'hui.

Les réflexions qui vont suivre porteront sur la mission. Chrétien originaire d'Amérique latine, vivant en 2002, je suis tout à fait conscient que je regarde les choses à partir de la mémoire et de l'expérience de ma propre génération de chrétiens : j'ai derrière moi le travail rempli d'abnégation de nombreux et fidèles serviteurs de Dieu ; ils ont été actifs dans une œuvre missionnaire qui nous a précédés. Le bilan de leur œuvre missionnaire a été positif, en dépit des contradictions du siècle qui vient de s'achever. Ce siècle a été marqué par des prouesses scientifiques et technologiques inimaginables, en même temps que par une régression vers la cruauté et la barbarie raffinées de ses révolutions totalitaires et des guerres qu'elles ont provoquées. D'un côté la rapidité et la facilité des communications ont fait de la planète un grand village ; de l'autre la montée de comportements ethniques de rejet d'autrui empêchent la coexistence pacifique de peuples qui ont été voisins durant des siècles. D'un côté le développement implacable de l'urbanisation accumule dans les villes le raffinement intellectuel, la richesse, les établissements d'enseignement, les services médicaux, et y attire des foules de gens ; de l'autre la cupidité, l'exploitation, qui caractérisaient le système féodal dans un monde surtout rural, ont transformé le centre ou la périphérie des villes en jungles de béton ou d'asphalte où des hommes vivent étrangers et désespérés. Concomitants à ces développements, qui tiennent à la

corruption de l'humanité depuis Éden, les progrès de la mission chrétienne présentent un bilan positif pour la cause du royaume de Dieu.

## 1. Les Églises chrétiennes au début de ce nouveau siècle

Durant le XX<sup>e</sup> siècle la fréquentation des Églises a été mesurée plus qu'elle ne l'avait jamais été auparavant. Nous disposons ainsi de statistiques pour nous faire une idée de la place du christianisme dans le monde, tant au moyen d'ouvrages académiques comme la *World Christian Encyclopaedia* en trois volumes de David Barrett<sup>2</sup> qu'au moyen d'ouvrages populaires destinés à faire connaître la mission comme *Flashes sur le Monde*<sup>3</sup> de Patrick Johnstone. Nous y trouvons de quoi formuler de meilleures généralisations... qui restent des généralisations. Particulièrement utiles, à mon avis, sont les analyses et les comparaisons chiffrées élaborées par Peter Brierley dans son ouvrage *Future Church*<sup>4</sup>, ainsi que les observations de Tom Houston lors de sa brève mais clairvoyante intervention au colloque *La mission à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle*. Le XX<sup>e</sup> siècle a été pour les Églises chrétiennes, peut-être plus qu'aucune autre, une époque de passage à une dimension mondiale.

Ma propre expérience dans des mouvements chrétiens auxquels je suis associé, comme les Sociétés bibliques ou l'Union internationale des G.B.U. dont les instances dirigeantes sont multiculturelles et multilingues, m'a convaincu qu'il existe aujourd'hui une Église planétaire. Avec ses facilités de voyage, de communication de l'information à l'échelle mondiale, avec ses grands mouvements migratoires dus aux changements économiques, le nouveau siècle met sous nos yeux l'étonnante variété et la grande diversité des expressions de la foi chrétienne. En participant à la vie d'Églises aux États-Unis et en Espagne, j'ai constaté la diversité des cultures humaines et la singularité de l'Évangile de Jésus-Christ, semence unique ayant produit mille plantes variées.

Les courants migratoires et les déplacements de réfugiés ont fait arriver, par exemple, jusqu'à Philadelphie et Valence – villes entre lesquelles je partage mon temps – la grande diversité des cultures de la planète comme les formes variées que l'Église chrétienne y a prises. Il se développe dans ces villes des poches de cultures du Tiers monde ainsi que des formes variées de l'Église planétaire.

---

<sup>2</sup>. Oxford, Oxford University Press, 2001, 2<sup>e</sup> éd.

<sup>3</sup>. Marne-la-Vallée, La Bégude de Mazenc, Farel, CLC, 1994 ; l'édition anglaise « *Operation World* » a été révisée en 2001.

<sup>4</sup>. Crowborough, Monarch, 1998.

D'un point de vue missionnaire, et pour se limiter aux États-Unis, les Églises indigènes en provenance d'endroits du monde très éloignés sont désormais des Églises sœurs au coin de la rue ; et la croissance des communautés musulmanes et hindouistes est un défi nouveau que l'évangélisation doit relever : il met à l'épreuve la qualité de notre témoignage chrétien et notre capacité de communiquer l'Évangile. Nous devons nous rendre à l'évidence : la forme de christianisme qui s'est développée dans l'hémisphère Sud et qui a désormais atteint les grandes villes de l'Occident pourrait être décrite comme une forme populaire de catholicisme romain aussi bien que de protestantisme, quelque chose que nous pourrions appeler un « christianisme de la base ». Ce christianisme a pris ses traits dans une culture de pauvreté : liturgie orale, prédication à l'aide de récits, sentimentalisme sans frein, participation générale à la prière et à l'adoration, aux songes et aux visions, aux guérisons par la foi, enfin un besoin aigu de la communauté et de l'appartenance à celle-ci. Considérons quelques chiffres.

#### *Les chrétiens par continent en 1995*

| Continent        | Chrétiens     | % du total | % de la population |
|------------------|---------------|------------|--------------------|
| Europe           | 434.900.000   | 27 %       | 60 %               |
| Amérique du Nord | 347.200.000   | 22 %       | 76 %               |
| Amérique du Sud  | 308.100.000   | 19 %       | 96 %               |
| Asie             | 262.700.000   | 16 %       | 8 %                |
| Afrique          | 243.800.000   | 15 %       | 33 %               |
| Océanie          | 18.700.000    | 1 %        | 65 %               |
| Total            | 1.615.400.000 | 100 %      | 28 %               |

(Brierley, d'après le *World Christian Handbook*)

## **2. Le christianisme se déplace vers le sud**

L'Église chrétienne est désormais une communauté planétaire présente sur tous les continents. L'information, comme nos propres constatations, nous ont fait découvrir un nouvel équilibre des forces du monde chrétien, numériquement et spirituellement. La carte religieuse du monde d'aujourd'hui fait ressortir un net contraste avec ce qu'elle était au début du siècle dernier. En 1900 et par rapport au reste du monde, les chrétiens prédominaient en Europe ; un siècle plus tard, les proportions se sont inversées. On pourrait en déduire que la mission durant le siècle dernier a été couronnée de succès, mais il faut mettre

un bémol si l'on considère la proportion des chrétiens dans l'ensemble du monde. Par exemple, en comparant les chiffres de Brierley pour la période 1960-2010, Houston fait voir que « les chrétiens diminuent en pourcentage de la population mondiale ; ils en représentaient 30 % en 1960, 28 % en 1995, et n'en représenteront plus que 27 % en 2010 ».

La façon d'interpréter les chiffres importe à notre réflexion. Par exemple Andrew Walls, spécialiste écossais de la mission, évoque un « net déplacement du centre de gravité du monde chrétien vers le sud ». Selon lui, l'histoire de la mission et même de l'Église chrétienne est marquée par une succession de phases : chacune représente le succès du christianisme dans une zone culturelle importante ; puis la progression se poursuit au moyen d'une activité missionnaire transculturelle de telle sorte que, quand la culture dominante décline, le christianisme continue de prospérer mais dans un autre cadre. De nos jours, rappelle Walls, « le déclin du christianisme chez les peuples européens semble se poursuivre. Nous sommes sans doute au seuil d'une nouvelle époque du christianisme, une époque où il sera principalement centré sur les continents du sud et où ses principaux modes d'expression seront influencés par la culture de ces pays. Une fois de plus le christianisme aura été préservé pour le monde parce que sa diffusion aura traversé des frontières culturelles »<sup>5</sup>.

Une autre interprétation est présentée par Walbert Bühlmann, spécialiste catholique suisse de la mission, qui fut missionnaire en Afrique. Il interprète la situation actuelle comme « l'arrivée de la Troisième Église »<sup>6</sup>. Il fait remarquer que le premier millénaire de l'histoire de l'Église s'écoula sous l'égide de l'Église d'Orient dans la partie orientale de l'Empire romain. Cette Église a résisté à la persécution jusqu'à ces dernières années, et elle reprend des forces. Durant le second millénaire, l'Église dominante fut l'Église d'Occident qui s'est développée dans la partie occidentale de l'Empire romain, sous ses formes à la fois catholique romaine et protestante. Quiconque est au courant de l'histoire de la théologie sait que les thèmes, le vocabulaire et les concepts de la théologie se sont jusqu'à un certain point ressentis de la situation historique de ces Églises. Bühlmann ajoute : « Durant le troisième millénaire, l'Église sera dominée par la Troisième Église, l'Église du Sud. Je suis convaincu que les initiatives et les idées les plus importantes pour l'Église tout entière viendront désormais de la

<sup>5</sup>. Andrew WALLS, *The Missionary Movement in Christian History*, Maryknoll, Orbis, 1996, p. 22.

<sup>6</sup>. Walbert BÜHLMANN, *The Coming of the Third Church*, Maryknoll, Orbis, 1982.

Troisième Église ». Nous devons être reconnaissants envers Dieu du rôle qu'ont eu les Sociétés bibliques durant les deux derniers siècles pour rendre possible l'œuvre du Saint-Esprit qui a suscité cette Troisième Église. C'est le Saint-Esprit qui a eu l'initiative et qui a poussé à aller de l'avant pour répandre l'Évangile de Jésus-Christ jusqu'aux extrémités de la terre, en traversant toutes sortes de frontières géographiques et culturelles.

Quelque chose nous échappe quand le dynamisme de la mission ne vient pas de ce qui est supérieur, du pouvoir d'expansion d'une civilisation plus avancée, mais de ce qui est inférieur, des petits, de ceux qui ne disposent pas d'une abondance de ressources matérielles, financières et techniques mais qui sont ouverts à l'inspiration du Saint-Esprit. Au fur et à mesure que l'influence du christianisme faiblit en Occident – qui devient un champ de mission difficile parce que sa culture résiste à l'Évangile – le nouvel ordre mondial attire ceux qu'on appelle le Tiers monde au cœur même de l'Amérique du Nord, de l'Europe et du Japon. Les chrétiens des Églises anciennes et des Églises nouvelles sont dès lors appelés à collaborer de façon nouvelle. Pour ceux des Églises anciennes traditionnelles la coopération avec ceux des Églises d'immigrés va exiger un sérieux examen de soi-même. Il n'est pas facile à faire pour des Églises respectables, appartenant à la classe moyenne et dont les formes de culte sont plus stables, plus institutionnalisées, plus policées, sans surprise. Il y a eu, par exemple dans certains pays, des controverses à propos de nouvelles versions populaires de la Bible et d'autres médias qui se sont imposés dans les jeunes Églises d'immigrés.

### **3. La gageure d'un partenariat**

La Conférence sur l'évangélisation de Lausanne, en 1974, fut une occasion exceptionnelle de prêter attention à la mission ; les chrétiens évangéliques y furent tous d'accord pour reconnaître que désormais la mission chrétienne dans le monde était devenue la responsabilité d'une Église planétaire et n'était plus le privilège des missions occidentales. La *Déclaration de Lausanne* l'affirma nettement : « Nous nous réjouissons qu'une nouvelle ère des missions ait commencé. Les missions occidentales abandonnent rapidement leur position dominante. Dans les jeunes Églises Dieu suscite de nouveaux moyens pour l'évangélisation du monde ; il montre ainsi que la responsabilité d'évangéliser incombe au corps de Christ tout entier », (paragraphe 8). La *Déclaration*

demandait à toutes les Églises de participer à la mission dans le monde et de constamment réévaluer leurs rôles. Pour la Conférence de Lausanne les nouvelles formes à donner à un partenariat avaient une signification doctrinale et de témoignage : « Il y aura ainsi une coopération toujours plus grande des Églises, et le caractère universel de l'Église du Christ n'en sera que plus net », (paragraphe 8). La tâche est urgente parce que « plus des deux tiers de l'humanité doivent encore être évangélisés » ; c'est pourquoi la *Déclaration* exhortait les Églises et les autres mouvements chrétiens à prier et à faire de nouveaux efforts missionnaires.

La *Déclaration* développait quelques-unes des conséquences de la nouvelle ère missionnaire qui était en train de naître : « Les missionnaires, originaires des cinq continents, iront indifféremment d'un continent à l'autre, pour servir avec humilité. L'objectif sera le suivant : que toute personne ait le plus tôt possible et par tous moyens l'occasion d'entendre, de comprendre et de recevoir la Bonne Nouvelle », (paragraphe 9). Suit une remarque pleine de réalisme ; elle est à la fois un avertissement et une exhortation particulièrement adaptés au sujet que nous traitons dans ce chapitre. « Nous ne devons pas nous attendre à atteindre cet objectif sans sacrifice. Nous déplorons tous la pauvreté dans laquelle vivent des millions d'hommes et sommes troublés par les injustices qui la provoquent. Ceux d'entre nous qui vivent dans l'aisance considèrent comme un devoir d'adopter un mode de vie simple afin de contribuer, à la fois, à distribuer des secours et à répandre l'Évangile », (paragraphe 9).

Il y a presque trente ans que la *Déclaration* a été publiée ; sa remarque sur la pauvreté comme son exhortation à adopter un mode de vie simple n'en sont pas moins pertinentes, au contraire, par rapport à nos considérations sur la collaboration au sein d'une Église planétaire en vue de l'évangélisation du monde. À l'orée d'un nouveau siècle, la situation mondiale est marquée par une grande ambivalence. Il y a d'un côté une mondialisation accélérée qui facilite les échanges au point que les moyens matériels et techniques existent pour développer un partenariat transnational et transcontinental de recrutement, de formation et d'envoi de missionnaires. D'un autre côté la même mondialisation produit des inégalités économiques et sociales qui contrecarrent les possibilités d'un partenariat planétaire efficace et valable. Cette ambivalence rend opportune une réflexion sur la mission qui approfondisse les implications du développement d'un partenariat nouveau au niveau mondial.

#### 4. Une Église planétaire en mission

Quinze ans après la *Déclaration* de Lausanne, Larry Pate recueillait des données faisant ressortir l'implication des Églises du Tiers monde dans la mission chrétienne mondiale. Il brossa d'abord un tableau sombre : les missions occidentales se heurtaient à des politiques qui leur fermaient les frontières des pays ainsi qu'à un retour des autres religions. Pate brossa ensuite un autre tableau, lumineux, dépeignant « la part prise – qui était en pleine croissance – à la mission par les chrétiens du Tiers monde ». Il affirma nettement : « L'avenir de la mission sera en grande partie entre les mains de missionnaires d'Amérique latine, d'Afrique, d'Asie et d'Océanie »<sup>7</sup>. Il présenta aussi une série d'études statistiques montrant la croissance régulière d'un tel mouvement missionnaire, de précieuses études de cas et un répertoire d'organisations chrétiennes du Tiers monde envoyant des missionnaires ailleurs dans le monde.

La part prise à la mission internationale par les pays non occidentaux a crû régulièrement. Quoique les données en notre possession soient approximatives et aient besoin d'être pondérées, elles confirment néanmoins cette croissance. Quiconque participe à des congrès missionnaires, à des fêtes des missions, à des réunions sur les missions a fait cette constatation : les représentants d'organisations missionnaires jeunes et prospères, d'origine non occidentale, sont de plus en plus présents en Amérique du Nord et en Europe. Nous avons davantage de ressortissants non occidentaux impliqués dans des champs missionnaires nouveaux parmi les musulmans, les bouddhistes et les animistes ; il y a aussi davantage de non occidentaux à l'œuvre dans la nouvelle évangélisation de l'Europe et de l'Amérique du Nord pour promouvoir les organismes missionnaires occidentaux traditionnels et en former le personnel. Par exemple en Amérique latine et d'après les chiffres de Pate, le nombre des organismes non occidentaux envoyant des missionnaires est passé de 61 en 1972, à 92 en 1980 et à 150 en 1988. On estime le nombre de leurs missionnaires à 820 en 1972, 1127 en 1980 et 3026 en 1988<sup>8</sup>. Selon l'étude la plus récente, le nombre d'organismes était passé à 284 en 1997 et leurs missionnaires à 3921<sup>9</sup>.

---

<sup>7</sup> Larry D. PATE, *From Every People : a Handbook of Two-Thirds World Missions with Directory, Histories, Analysis*, Monrovia (Cal.), MARC, 1989, p. 5.

<sup>8</sup> *Op. cit.*, p. 19.

<sup>9</sup> Ted LIMPIC, *Catálogo de Organizaciones Misioneras Iberoamericanas*, Unilit, 1997, p. 191.

Il ne faudrait pas attribuer cette croissance à une simple imitation des Églises occidentales ou à une conséquence des techniques de mobilisation développées par des organisations occidentales. Le sens de la mission et la motivation pour celle-ci ont toujours été historiquement liés aux mouvements de réveil spirituel qui ont secoué de vieilles Églises et leur ont redonné de la vitalité. C'est la vitalité spirituelle des personnes, des Églises et des diverses communautés qui a nourri leur sens de la mission et leur empressement à s'y engager ; c'est elle qui a rendu possibles les progrès des missions. Les réveils ont été le berceau des vocations missionnaires. Les réveils ont aussi été le cadre dans lequel de nouvelles structures missionnaires ont été imaginées<sup>10</sup>. La simple importance numérique d'une Église ne produit pas naturellement des vocations missionnaires ; cela relève d'une autre logique. Les catholiques romains d'Amérique latine sont préoccupés par ce fait : la moitié des catholiques du monde vit en Amérique latine mais seulement 2 % de la force missionnaire catholique en provient (COMLA 1991, 267).

Le Saint-Esprit semble à l'œuvre en marge du monde où, en dépit de la pauvreté, du manque d'expérience et de formation, il donne à des chrétiens le sens de la mission locale et mondiale et les pousse à s'y engager. Sur presque chaque continent, les mouvements migratoires ont conduit dans les villes et dans les régions industrielles et commerçantes une foule de gens d'Églises du Tiers monde motivée pour la mission ; ils y sont entrés en contact avec des formes anciennes de chrétienté. Ces dernières ont été rajeunies par la chaleur spirituelle et l'engagement désintéressé de personnes dont les parents ou les grands-parents étaient de nouveaux convertis venant d'autres religions ou d'un christianisme de nom et donc mort. Si le Saint-Esprit agit ainsi, que faut-il faire pour ne pas être déphasé par rapport à son action revigorante ? Quel genre de partenariat à l'échelle mondiale doit être imaginé et développé, à cette nouvelle étape de l'histoire de la mission ? Une obéissance sans discussion à l'ordre du Christ et une motivation missionnaire inspirée par le Saint-Esprit continueront de faire progresser la mission chrétienne au XXI<sup>e</sup> siècle ; mais il faudra aussi qu'une réflexion humble et compétente sur la mission propose des voies d'obéissance aux commandements bibliques qui prennent en compte *le mode et le style* de ce progrès.

---

<sup>10</sup> Howard A. SNYDER, *Signs of the Saint : How God Reshapes the Church*, Grand Rapids, Zondervan, 1989.

## 5. Un partenariat dans le cadre d'inégalités mondiales

La chute du mur de Berlin en 1989 a annoncé une évidence : le processus de mondialisation – ayant pour moteur l'extension de l'économie de marché et de la culture occidentale – est désormais la seule et principale force qui modèle les sociétés et les relie entre elles au sein d'un nouvel ordre mondial. Une des caractéristiques de ce nouvel ordre est une criante inégalité entre d'une part des secteurs sociaux ou des nations ayant un immense pouvoir d'achat et d'autre part un grand nombre de secteurs sociaux ou de nations vivant dans la pauvreté. Notre réflexion sur la mission doit tenir compte de la perspicacité prophétique de missionnaires ou spécialistes de la mission tels que Jonathan Bonk et David Barrett qui ont critiqué ce nouvel ordre pour des raisons d'éthique et de droit tirées d'une conception chrétienne du monde. Essayant de traiter les problèmes que pose l'argent à la mission chrétienne, Bonk rappelle qu'il y a deux siècles, quand les missions protestantes ont commencé, le produit national brut par personne variait dans un rapport d'à peine 2 à 1 entre nations développées et nations sous-développées ; il était de 3 à 1 en 1913, et de 7 à 1 en 1970. L'écart continue de se creuser à un rythme accéléré<sup>11</sup>. Il cite aussi les observations de Harvie Conn à ce sujet :

Spécialiste de la mission, Harvie Conn s'adressait aux délégués d'un colloque commun – tenu à Chicago en octobre 1985 – entre l'Association américaine des Instituts bibliques et l'Association des professeurs évangéliques de mission. Il soutint que les efforts de la mission moderne se heurtaient à quatre problèmes urgents dont le plus significatif était l'inégalité grandissante entre des populations riches en diminution et des populations pauvres en augmentation. Bénéficiaires de la richesse et de la sécurité dont jouissait le petit nombre, les missionnaires occidentaux pouvaient-ils se tenir au même endroit que la majorité de la population mondiale – pauvre ou très pauvre et sans espoir de s'en sortir<sup>12</sup> ?

Étant donné ces circonstances, l'emploi d'ordinateurs et la mondialisation des systèmes d'information accessibles aux chercheurs chrétiens nous donnent une idée assez nette des réalités financières à prendre en compte dans notre réflexion sur le partenariat entre les Églises. À l'aide de ces outils et dès 1983, Barrett attirait l'attention sur quelques contrastes remarquables. Il soulignait le scandale des inégalités à l'intérieur de l'Église chrétienne à l'échelle mondiale. Ses chiffres pour cette année-là faisaient ressortir les inégalités pour l'ensemble de la population mondiale.

---

<sup>11</sup>. Jonathan J. BONK, *Missions and Money : Affluence as a Western Missionary Problem*, Maryknoll, Orbis, 1991, p. 4-7.

<sup>12</sup>. *Op. cit.*, p. 4.

Le revenu moyen mondial annuel était environ de 2.400 \$ par personne. Les chrétiens, parce que plus nombreux dans le monde occidental, avaient un revenu beaucoup plus élevé de 4.500 \$ ; le revenu moyen des non chrétiens était de 1.350 \$. Comme le niveau de vie est fonction des revenus, on constate que les chrétiens ont en moyenne un mode de vie plus de trois fois plus élevé que les non chrétiens. La répartition des revenus de ceux-là est toutefois très inégale : 52% des chrétiens vivent dans l'abondance, 35% sont relativement à l'aise mais 13% vivent dans une totale pauvreté. Ainsi des millions de nos frères et sœurs chrétiens éprouvent l'humiliation et l'angoisse de la totale pauvreté. Quelque 109 millions de chrétiens vivent dans les 26 pays les plus pauvres du monde. Il y a, dans les pays en voie de développement, 195 millions de chrétiens vivant dans une totale pauvreté. Ils représentent 24% des 800 millions de pauvres du monde et 13,4 % du nombre total des chrétiens, (Barrett, 1983, 147).

Le point de vue – missionnaire – de Barrett le conduit non seulement à condamner le scandale des inégalités mais aussi à souligner significativement que l'Église chrétienne des pays pauvres ne renvoie pas simplement l'image de la misère noire au milieu de laquelle elle vit.

Quel est le degré de pauvreté de l'Église des pays pauvres ? Très grand. Il est assurément honteux que 750 millions de chrétiens très riches laissent 195 millions de frères en Christ vivre dans une misère noire. D'un autre côté, cette Église est financièrement indépendante ; ses ressources potentielles sont immenses. Certes le revenu moyen annuel par personne, 90 \$, est dérisoire mais il atteint au total la grande somme de 18 milliards par an. Ces Églises fonctionnent sur un budget de plus de 300 millions par an, suffisant pour gérer de grands programmes d'aide de toutes sortes (1983, 147).

En dépit de leur pauvreté, ces Églises de pauvres font preuve d'une vitalité spirituelle exceptionnelle, visible à leurs initiatives missionnaires. Barrett ajoute : « Le paradoxe se présente ainsi : cette Église de pauvres est pauvre seulement en biens matériels. Ses membres sont loin d'être pauvres spirituellement. De ce point de vue, ils constituent une Église de riches », (Barrett, 148). Il rappelle que quelques-unes des expressions les plus dynamiques du christianisme d'aujourd'hui, d'une part, et que les lieux où la croissance de l'Église est la plus rapide, d'autre part, se trouvent précisément dans les zones de misère matérielle et de dénuement. Pour Barrett :

Dans l'ensemble du christianisme, cette Église des pauvres est la seule où le mode de vie est semblable à celui qu'eut Jésus sur la terre. Ces chrétiens sont les seuls qui peuvent dire avec justesse et avec l'apôtre Pierre (Actes 3.6) : « Je ne possède ni argent, ni or ; mais ce que j'ai, je te le donne : au nom de Jésus-Christ de Nazareth : lève-toi et marche » ! (1989, 148).

## 6. Des exemples d'une « gestion de survie »

Quand des Églises se trouvent dans un monde de pauvreté, et notamment si elles sont récentes, vivre en communauté chrétienne exige un effort continu pour assurer sa chance de survie. L'indépendance financière que mentionne Barrett est un fait qui ne peut manquer de retenir l'attention de l'observateur sans préjugés. Barrett a dirigé une étude générale sur les Églises indépendantes d'Afrique dont la vitalité et la capacité d'expansion ne dépendent pas d'une aide extérieure. Quand ces Églises furent capables « d'étudier la Bible toutes seules » au point de se soustraire à l'influence européenne ou américaine, le fait est que leur indépendance théologique, financière et liturgique devint possible. Comme spécialistes de la mission, nous devons éviter l'erreur classique consistant à idéaliser ces Églises et nous ne pouvons pas non plus nous permettre de les ignorer quand nous réfléchissons à une collaboration mondiale pour la mission de demain. Leur dynamisme missionnaire exprime leur réaction de gratitude à l'action de la puissance du Saint-Esprit et de l'amour de Jésus-Christ. Les personnes en marge, isolées, déplacées, réfugiées trouvent dans ces Églises « un chez soi des sans domicile » et éprouvent la réalité de la *koinonia*. L'opprimé qui est un « Don Nadie » (un M. Personne) – parce que dépourvu de nom, d'argent et d'instruction – trouve une communauté dans laquelle il (ou elle) peut épancher son cœur ou exprimer sa joie, à sa façon et sans retenue : les muets retrouvent la parole au moyen de la Parole de Dieu dont ils deviennent les missionnaires. Ceux qui avaient perdu tout espoir parce que ni la psychologie ni la peur du gendarme ne les avaient libérés de l'alcool ou d'autres drogues constatent en eux le pouvoir libérateur du Saint-Esprit et du nom de Jésus. On peut dès lors comprendre la réaction de joie qui, de pauvres qu'ils étaient, en fait de bons économistes de la grâce de Dieu et pourquoi leurs Églises sont dès leur naissance parfaitement capables d'être financièrement indépendantes.

Ma propre expérience en Amérique du Sud a porté sur les communautés évangéliques et pentecôtistes dont la croissance a récemment été phénoménale. Les plus dynamiques d'entre elles ou sont complètement indépendantes de leur siège en Occident ou ont acquis leur indépendance en dépit de leur relations antérieures avec des missionnaires occidentaux. Des études approfondies portant sur les Églises d'Amérique latine ont permis de faire litière des explications simplistes dont aussi bien la hiérarchie catholique romaine que des enseignants de sciences sociales marxistes ont inondé la presse libérale sous le nom

de « théorie du complot »<sup>13</sup>. Un hebdomadaire catholique connu écrit : « Le Père Franz Damen, prêtre belge conseiller auprès de la Conférence des évêques de Bolivie, soutient qu'il est temps de renoncer à la désinformation et à l'explication stéréotypée que représente la 'théorie du complot'. Il souligne que l'Église catholique reçoit elle-même des fonds de l'étranger »<sup>14</sup>. Dans un article tout à fait instructif le Père Damen établit qu'en Bolivie « existe un nombre croissant de sectes qui sont nées en Amérique latine » et n'ont pas de liens avec les USA. Il souligne aussi que plusieurs Églises qui avaient eu des liens avec les missions nord-américaines « ont acquis une organisation, un style et une maîtrise de leur système de formation entièrement autochtones » (Damen 1987, 54).

Quel est le trait le plus caractéristique de la gestion de ces Églises de pauvres ? C'est ce que nous pourrions appeler une « gestion de survie ». Les Églises populaires implantées parmi les pauvres ne peuvent s'appuyer ni sur une tradition, ni sur l'aide de l'État, ni sur des fondations faites par de riches donateurs, ni sur un corps de pasteurs professionnels. Il leur faut être une association de membres qui unissent leurs forces pour faire vivre la communauté, la faire grandir, répandre sa foi, en assurer la survie. La gestion de tous les aspects de la vie communautaire est considérée comme incluse dans une mobilisation missionnaire totale. La mobilisation des laïcs, leur entière participation au bien général de la communauté chrétienne semblent plus difficiles à obtenir dans le cas des Églises, dites « historiques », des pays développés. Pareille mobilisation constitue le mode de vie communautaire normal pour une Église de pauvres. Aucune autre forme de vie ou de service n'est possible. Après que la survie est devenue effective, au bout d'un certain temps, il devient alors possible de parler d'habitudes de gestion qui vont engager la communauté dans les grandes tâches de la mission au dehors. Toutefois l'expérience antérieure d'une participation volontaire en faveur de la survie et de la croissance de l'Église a établi une discipline, une habitude à gérer un budget dans le temps qui sont nouvelles – c'est une expérience fondatrice.

Qu'attendent ces Églises lorsqu'elles viennent discuter d'interdépendance et de futurs partenariats en faveur de la mission ? Je soulignerai seulement quelques points. Premièrement ces Églises entendent conserver la vitalité missionnaire qui les mobilise dans tous les domaines : elle est caractéristique de

---

<sup>13</sup> David STOLL, *Is Latin America Turning Protestant ? The Politics of Evangelical Growth*, University of California Press, 1990 ; David MARTIN, *Tongues of Fire : The Explosion of Protestantism in Latin America*, Oxford, Blackwell, 1990.

<sup>14</sup> *Latinamerica Press*, 29 Juin 1998, p. 2.

leurs habitudes de mission. Leur motivation et leur empressement à obéir à l'inspiration du Saint-Esprit représentent la part la meilleure qu'elles puissent apporter à la mission mondiale. Il peut y avoir une certaine naïveté et des accents pré-modernes dans leur confiance que « le Seigneur pourvoira » ou qu'il « ouvrira une porte » y compris dans les situations missionnaires les plus difficiles. Cette naïveté peut les entraîner dans des situations missionnaires désastreuses d'un point de vue occidental. Mais l'inclination à obéir et l'empressement à s'engager sont des atouts d'importance. Ils peuvent même contaminer les esprits des missionnaires du riche Occident qui vont vivre chez eux !

Deuxièmement comme la participation de ces Églises à la mission mondiale est nouveau, il faut aider leurs missionnaires à se former dans ce but précis. Cette formation doit toutefois s'adapter à eux, sinon elle risque d'étouffer leur initiative spirituelle et de les désorienter au point de les rendre inadaptés à leur propre environnement et insensibles aux besoins des environnements nouveaux où ils doivent aller. Il est difficile d'atteindre à une véritable indépendance en termes de conception des programmes, de styles de pédagogie et d'organisation des matières entre elles ; cette difficulté pose un sérieux problème au développement de l'enseignement théologique. L'enseignement théologique dans le monde non occidental a été trop dépendant de structures occidentales non seulement financièrement mais aussi théologiquement et pédagogiquement. L'enseignement missionnaire doit éviter ce piège. Les Occidentaux ont toujours supposé que leurs programmes et habitudes d'enseignement étaient immédiatement réutilisables et transposables. Il faut revoir complètement cette idée. J'irai même jusqu'à dire que les entreprises de partenariat doivent commencer à partir de l'idée inverse, et la travailler en vue de parvenir à une juste et bonne adaptation.

Troisièmement la participation à la mission mondiale exige des institutions solides et durables. Certaines Églises du Sud se caractérisent plutôt par une fragilité et une faiblesse institutionnelles, ce qui rend difficile d'établir une structure permanente de soutien à l'effort missionnaire. Tout à leur enthousiasme charismatique initial, les Églises estiment secondaires les structures institutionnelles et même s'y opposent puisque le réveil les a renversées. Les structures restent toutefois indispensables, mais de nouveau elles doivent s'adapter aux Églises. Cette adaptation est très importante par rapport à la situation d'inégalités que nous avons observée plus haut. Il faut complètement revoir toute transposition de structures de soutien qui seraient l'image des attentes et besoins d'une société d'abondance.

J'ai l'impression que les grandes difficultés de ceux qui s'efforcent d'atteindre un niveau praticable d'interdépendance sont dues à trois facteurs. Tout d'abord le défaut d'une ecclésiologie claire ; ce problème est sérieux particulièrement chez les évangéliques. Il en est ainsi par exemple des missions, dont l'ecclésiologie était floue à cause de leur caractère intercommunautaire, qui ont implanté des Églises et de nouvelles communautés. Celles-ci n'ont aucune tradition pour les aider à affronter les graves difficultés pastorales ou ecclésiologiques provoquées par leur croissance numérique et par leur besoin d'institutions. En second lieu, il y a la tendance de l'entreprise missionnaire traditionnelle à se perpétuer. En troisième lieu il y a la méconnaissance ou le mépris de la vraie nature du dynamisme missionnaire des Églises non occidentales. Je connais une communauté d'Églises aux États-Unis dont les plus grandes sont des Églises ethniques de New-York présentant tous les signes de ce que nous appelons « les Églises de pauvres ». Or les dirigeants de cette communauté fondent toujours leur stratégie missionnaire sur ce que disent les sages blancs anglo-saxons, spécialistes de la mission, dans leurs groupes de réflexion de Californie ou du Colorado.

Avant d'exprimer un conseil pratique sur *ce qu'il faut faire*, il convient de se poser les questions qui permettent d'identifier les problèmes et de redécouvrir le modèle de la mission du Nouveau Testament aussi bien que ceux qui, dans l'histoire, ont exprimé l'obéissance à l'ordre d'évangéliser. À mon avis les difficultés aiguës pour établir une bonne collaboration interdépendante expliquent la tendance récente des conseils mondiaux de missions à redéfinir leur stratégie missionnaire en laissant de côté leurs partenaires nationaux. Là se trouve aussi la raison du maintien de structures missionnaires alors que la tâche pour laquelle elles avaient été mises en place n'existe plus. La littérature spécialisée a parfois tenté de justifier le maintien de certaines structures missionnaires par le « manque de sens missionnaire » des Églises nationales auxquelles ces structures étaient liées.

*(À suivre)*

Samuel ESCOBAR<sup>15</sup>

Traduit de l'anglais par Jean-Paul Dunand

---

<sup>15</sup> Samuel ESCOBAR, de nationalité péruvienne, est président de l'Alliance Biblique Universelle et de l'Union Internationale des Groupes Bibliques Universitaires (IFES) .